

APRÈS cette traversée de l'hiver et de l'absurde, les cloches sont revenues de Rome et, avec elles, une certaine allégresse a refleuré dans mon âme. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ce silence des cloches qui sont, durant les offices du Jeudi jusqu'au Samedi saint, remplacées par la crécelle, a toujours provoqué en moi une profonde tristesse. Enfant, je croyais dur comme fer (mon grand-père ne me l'avait-elle pas affirmé !) que les cloches, durant cette période, se rendaient à Rome pour y être bénies par le pape et régénérées par la ferveur des fidèles réunis sur la place Saint-Pierre à ce moment particulièrement intense de l'année liturgique : *la Semaine sainte*.

Les cloches, donc, se sont remises à sonner. Je me sens, momentanément, comme un enfant qui viendrait de retrouver sa mère ou comme un père dont le fils, traîtreusement assassiné, ressusciterait, tout à coup, d'entre les morts. Cela engendre en moi beaucoup de lumière et me permet, un moment, d'émerger de la nuit. Le jour de Pâques, anniversaire de la résurrection du Christ, me donne des ailes. Pas que ma foi soit, tout à coup, devenue si puissante qu'elle permette à mon être de sortir de l'ombre pour accéder à la lumière. Non. Mais durant un court moment, je me laisse porter par un élan surgi de je ne sais où et qui me permet de

sortir de moi-même pour accéder à une certaine émotion que j'ai dû certes un jour éprouver et dont je garde, quelque part en moi, une mémoire vivace.

Je puis recommencer à manger sans être envahi par la culpabilité. On me concède le droit de m'occuper de mon frère le corps qui ne demande pas mieux que de me faire goûter au plaisir d'être en vie et à la joie d'exister grâce à un accueil de tout ce qui s'incorpore à moi par les voies naturelles de la manducation. Mais il s'agit vraiment d'un dangereux accroc à la règle de l'abstinence et de la prière qui doit diriger tout religieux digne de ce nom et prêt à engager sa vie, au service du Christ, jusqu'à la fin.

Pas que je souhaite mourir dans les plus brefs délais pour aller rejoindre le *bien-aimé* dont le Cantique des Cantiques parle avec une ferveur quasi indécente, et dont nous lit parfois des extraits, en rougissant, le révérend frère Valère chargé de nous présenter l'histoire du peuple de Dieu, mais parce que, bien au contraire, j'éprouve un besoin de m'incarner pour m'accomplir, même si je ne saurais encore préciser le sens des mots *incarnation* et *accomplissement*. Je n'ose demander à quiconque de m'aider à le faire. Cela manifesterait d'une façon trop évidente mon ignorance des choses de Dieu et pourrait avoir pour effet que mon nom soit ajouté à la liste des *sujets* qui seront potentiellement infidèles à leur vocation.

Rien ne doit me faire perdre de vue ma situation d'*humain* qui est, selon le poète, celle d'*un Dieu déchû qui se souvient des cieux*. Pire encore, l'incarnation, selon le révérend frère Gonzague, éminence théologique de l'Institut, serait le signe d'une dé-

chéance et d'une catastrophe dont nous devons, par tous les moyens mis à notre disposition, dont les saints vœux, tenter de nous extraire en participant au mystère de la rédemption et en acceptant de porter notre croix quotidienne avec le Christ qui porte la sienne, malgré ses prérogatives divines. « Tout ce qui vient du corps et de la chair, mes frères, est peccamineux, tout ce qui vient de l'esprit et du sacrifice est rédempteur. Devenons nous aussi, à notre façon, des rédempteurs en acceptant de suivre le Christ sur le seul chemin qui conduise à la résurrection : le chemin de la croix, de l'oubli de soi et de l'obéissance à la volonté du Père, à nous révélée par l'intermédiaire de nos autorités religieuses y compris, d'une façon particulièrement éloquente, celle de nos supérieurs immédiats dont moi-même. »

Cette volonté de mes supérieurs immédiats est que je devienne encore plus naïf, s'il se peut, que je ne l'étais avant de répondre *oui* à l'appel reçu par un soir de mai par un candide enfant qui prend ses souliers pour des moulins à vent. Je me suis donc, comme on dit si éloquemment chez Sico, peinturé dans le coin. Et je ne vois pas le jour où la peinture aura suffisamment séché pour que je puisse réintroduire mes pas dans celui d'un homme qui se donne la permission de vivre et d'être.

LE Carême est terminé, la Semaine sainte est terminée, mais le noviciat, lui, n'est pas encore terminé. Les occupants du mont Thabor entreprendront bientôt la dernière étape d'un cheminement qui les conduira aux véritables portes de la vie religieuse : un engagement solennel envers le Christ, l'Église, la communauté et eux-mêmes, de devenir un saint par la pratique des trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance.

Les vents qui gonflaient les voiles de mon optimisme au moment où je fus autorisé à revêtir l'habit des hérauts de la foi et de la prière, déjà, s'épuisent dans l'anse de ma faible volonté. Il ne me reste qu'un vouloir vivre rempli de carences et transpercé par la honte de ne pas avoir réussi à me hisser au niveau qui m'aurait permis de me gagner l'approbation de mes supérieurs et, par cela même, d'émerger de mon statut de limace pour accéder à celui de ver à soie, qu'importe le prix à payer pour accomplir cette mutation. La bonne volonté, quoi qu'on dise, ne suffit pas à faire du bon novice un modèle canonisable, prêt à être hissé dans une niche accrochée à une colonne de l'oratoire.

Je commence à deviner de quel côté il faut prendre les choses, de quelle façon le Seigneur veut que nous tenions notre cuillère au moment où nous devons

avaler les épreuves qu'il nous envoie pour notre plus grand bien. À l'envers du bon sens, parce que les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres. *Parlez Seigneur, votre serviteur écoute.* J'écoute, mais personne ne parle ; je n'entends que le bruit de l'eau dans les robinets et de la tondeuse qui, avant même que le gazon n'ait eu le temps de pousser, lui coupe la racine pour le rendre plus soumis. Ainsi, Seigneur, nous serons toujours en retard sur la vie et ne pourrons blâmer personne d'autre que nous-mêmes. Que votre volonté soit faite et que je devienne le tapis sur lequel vous pourrez essuyer vos divins pieds au moment de la Parousie !

C'EST le mois de Marie, c'est le mois le plus beau, chantions-nous lorsque, encore enfants, nous nous avançons vers l'autel élevé sur le mur arrière de la classe et où, chaque soir de ce beau mois rempli de sensualité, d'odeurs de muguet et de lilas, nous venions nous agenouiller pour réciter notre chapelet et entonner des cantiques, avant de retourner à la maison retrouver la froideur qui nous servait d'accueil. Ma mère y régnait en silence, trop affairée à préparer les repas, à ranger le linge ou à nettoyer le plancher pour prendre le temps de nous donner un petit bec n'importe où, fût-ce, à la rigueur, sur notre casquette ou notre chemise aux couleurs délavées. Mais, quand même, c'était le mois le plus beau parce qu'il permettait à l'été de prendre peu à peu possession des locaux de l'hiver chassé par le soleil au plus profond des bois où des plaques de neige scintillaient encore entre le tronc des bouleaux dont les branches étaient chargées de fleurs et de pollen.

C'est également le mois de Marie sur le mont Thabor et le flot des pissenlits coule sur la pelouse avant de se perdre sous la haie de cèdres que les novices ont plantés, l'automne dernier, à la faveur des boues de novembre et de la mélancolie automnale. Ce ne sont pas les Avé qui retiennent prioritairement l'at-

tention de nos « jeunes en formation », mais la façon dont il faut se comporter pour avoir son nom inscrit dans le grand tableau où, chaque semaine, le frère Gaston trace, de sa main infaillible, le nom de celui qui s'est montré le plus dévoué à la formation de son âme en vue des travaux apostoliques dont cette âme devra, d'ici peu, assurer la continuité.

Mon nom n'y ayant pas encore été inscrit, et rien n'indiquant que je serai le prochain gagnant du tirage au sort, je remets le mien entre les mains de ma soumission aux humeurs du destin, la compagne la plus dévouée que je connaisse, toujours prête à voler à mon secours pour m'ouvrir grand les bras de son intransigeance aveugle. Je m'enfonce, davantage encore s'il se peut, dans cette glaise indispensable à l'éclosion d'une vocation solide qu'aucun vent ne pourra fléchir : la certitude de mon néant. Fier de cette découverte, je me laisse descendre jusqu'au fond d'un désespoir que je prends pour de la soumission à la volonté divine. Je rampe entre les restes de ce que j'aurais pu devenir si j'avais eu le courage et la chance de poser les gestes nécessaires à cette naissance. Mais j'ignorais tout de cette mécanique existentielle, parce que je n'ai reçu, en naissant, ni les instructions, ni les instruments nécessaires à la mise en orbite de mon âme immortelle.

J'ai beau butiner chaque fleur que le divin Esprit daigne faire éclore à mes pieds, je suis toujours ignorant de la botanique et complètement aveugle aux couleurs qui dorment dans ma boîte de crayons « Prismacolor » que j'ai dû ranger dans ma valise, avant de me rabattre sur un humble crayon de plomb, utile tout

au plus à écrire mes résolutions de retraite. Je me contente de ramasser les morceaux de l'assiette de ma sainteté que j'ai hélas, elle également, échappée sur le plancher de ma vie, et je tente d'en recoller les morceaux pour reconstituer l'unité perdue. J'ai tellement entendu de belles paroles durant cette longue année qu'il n'y a plus de place dans mon crâne pour en emmagasiner d'autres. J'empile devant ma porte les liasses de conseils et de consignes que m'apporte chaque nouvelle journée qui me permet de voir nager le soleil sur les murs du couvent et la lumière courir sur les choses que le printemps a réveillées d'un long et profond sommeil hivernal.

Je me laisse déporter par le vent qui souffle quelque part, c'est certain. Je vois les branches des sapins qui montent fièrement la garde à l'entrée du chemin conduisant au monastère, agités par une force qui ne peut venir d'eux, même si, de l'endroit où je me tiens coi et attentif au néant qui rampe entre les bouleaux de ma mémoire, je ne ressens rien d'autre qu'un immense désir de vivre et de me fondre à tout ce qui m'entoure. Je sais pourtant qu'en ce lieu les autorités se montrent particulièrement rebelles à toute prière autre que celles imprimées dans les livres approuvés par l'Ordinaire. Mais je lutte, petit mousse perché sur le grand mât d'une corvette, nourrissant des désirs de sourires qui viennent combler les attentes de son cœur tenu en laisse pour les besoins de la Cause.

LA semaine de l'Ascension est déjà révolue et toute la communauté chrétienne vogue sur le grand vaisseau du salut à la rencontre de l'Esprit-Saint dont nous commémorerons bientôt la descente, sous forme de langues de feu posées sur la tête des apôtres enfermés dans une grotte par peur d'être reconnus par les bourreaux qui ont crucifié leur Maître. Dans le monastère, juché sur les hauteurs du mont Thabor, tout vit, sauf l'Esprit. Tout, mais surtout *la lettre* que je dois reproduire intégralement dans le grand cahier de ma vie, jour après jour, sans oublier la moindre virgule. Autrement, un représentant du grand Inquisiteur se lèvera au moment de la confession publique des manquements à la Loi et me dénoncera devant toute l'humanité, pour qui je deviendrai encore plus pitoyable, s'il se peut, que je ne le suis à mes propres yeux.

Je recopie, traits pour traits, les lettres et les gestes qui ont été prescrits par le révérend frère Polycarpe au moment où il décida de prendre en main, après le suicide de l'abbé Coindre, fondateur de la communauté, les rênes conduisant le grand cheval de l'Institut vers les pacages de la sainte Église de Dieu. Je m'applique du mieux que je puis à transcrire chaque son qui sort de la bouche de mes maîtres, afin de les transposer dans ma vie et de me laisser transformer la pâte molle

en gâteaux délicieux qui feront le bonheur de tous les élèves à qui j'enseignerai le Dieu qui règne dans les cieux et la Trinité qui sonne dans le clocher de l'église Saint-Christophe d'Arthabaska.

Les champs qui entourent le monastère donnent dans la verdure et la floraison. Les corneilles sont revenues depuis longtemps et les ouvriers ont regagné les échafaudages pour reprendre leur travail. Il faut, au plus vite, terminer la chapelle afin que les novices, qui ont recommencé à piétiner dans la glaise qui étend son manteau bleu tout autour de la maison du Seigneur, puissent prononcer leurs saints vœux dans un lieu digne de leur acte héroïque.

Le frère Gaston regarde s'accomplir l'œuvre de Dieu qu'il remercie de ses bienfaits et à qui il rend grâce de lui avoir permis de poursuivre, encore une fois, l'œuvre de la rédemption des pécheurs, en formant les futurs combattants qui se rendront sur la ligne de feu et prendront d'assaut les contreforts érigés par l'esprit immonde pour capturer les âmes de tous ceux qui auront le malheur de succomber à ses beaux discours et à ses belles paroles. *Mangez, mangez, il en restera toujours quelque chose.*

J'ai enfin trouvé le tempo auquel je dois soumettre ma vie et mes actes : le pas de l'oie. Je m'avance comme l'oiseau, la tête haute et les yeux dans le vague. On pourrait croire que je suis tombé en extase et que je m'avance à tâtons comme un aveugle guidé par son regard intérieur. Il n'en est rien. Je suis *sonné*, un point c'est tout. Tous les bons soins de mes maîtres formateurs et de mes charitables confrères ont fini par me ramener à ma vraie place : confondu de remords et

tendu vers la mort comme vers l'ultime catastrophe et le divin rendez-vous.

L'heureux frère Armand continue à sourire en regardant voler les outardes sur le bleu du ciel. Je le vois marcher entre les deux rangées d'érables qui bordent le chemin menant au bosquet, près de l'étang où les grenouilles ont commencé à remplir l'air du cri de leurs amours. Le bon frère s'assied sur le banc qui domine l'étang et se laisse emporter dans un voyage au pays des ressemblances et du bonheur d'exister. Puis il ouvre le cahier qu'il traîne toujours avec lui et commence à écrire des mots dont je ne puis deviner la nature, car, m'a-t-on affirmé, le frère Armand est un tantinet poète. Ce qui est suffisant pour justifier la réputation de *jouisseur* qui lui colle à la peau.

Cette scène émouvante me rappelle que le printemps est revenu. Quelqu'un en moi se met à rêver qu'il est peut-être possible de renaître, de se laisser prendre par le courant qui traverse nos êtres pour les amener, quasi malgré eux, dans le pays des sapins bleus, sur la terre promise à Abraham et à ses descendants, pour avoir accepté de sacrifier Isaac lorsque Jéhovah l'avait demandé pour mettre à l'épreuve la foi de son serviteur.

LES maringouins sont de retour au-dessus de la glaise originelle qui recouvre l'espace réservé aux ébats de nos chers jeunes remplis d'élan et de vigueur. Mais la castration volontaire à laquelle ils ont dû se soumettre a coupé court à leurs vellétés de création. On n'entre pas en communauté pour créer, mais pour reproduire intégralement les gestes et les paroles qui ont acquis, au cours des siècles, un droit d'aînesse qu'aucun novice ne saurait, du seul mouvement de la lèvre ou du pied, rayer de la carte des actions salvatrices recommandées par la sainte règle. Je me laisse donc dévorer par mes frères les moustiques sans rouspéter pour ne pas nuire à l'élan de mon âme qui cherche, dans les nuages, le profil d'un visage, fût-ce à la rigueur le mien, grâce à qui j'aurais l'impression que je ne suis pas seul au monde.

J'ai beau scruter le ciel, je ne vois poindre aucun signe me permettant de croire que je pourrai naître un jour, sinon sous forme de vœux que je prononcerai bientôt devant la communauté réunie pour l'occasion dans la chapelle que messieurs les ouvriers termineront bientôt. Je commence à me donner la permission de respirer l'air qui m'entoure, sans trop de